

longue nuit d'hiver. La fête de Noël fut célébrée suivant l'habitude anglaise; on se fit les présents nommés *christmas boxes*. Les équipages furent conviés à un repas pantagruélique où figurait le plum-pudding national, le roastbeef et d'excellentes conserves, que les matelots dévorèrent avec l'insatiable appétit commun à tous les voyageurs arctiques. Grâce aux précautions prises pour l'hygiène morale et physique, l'hiver s'écoula sans qu'aucun homme fût malade, malgré la rigueur de la température.

Les premiers rayons du soleil se montrèrent le 29 février; les matelots firent l'ascension des hauteurs pour mieux les apercevoir. Avec leur réapparition, la scène change; ici c'est le phénomène du mirage avec ses illusions, ses montagnes renversées, ses fantasmagories kaleïdoscopiques; là, c'est la radieuse parhélie avec deux ou trois faux soleils et mêmes des spectres lumineux qui deviennent le centre d'autant de circonférences. Le printemps allait venir et avec lui la partie la plus rude de l'exploration: Le voyage en traîneau. Jusqu'ici on avait joui d'un confortable relatif pendant tout l'hiver; maintenant il fallait affronter les glaces en remorquant le lourd traîneau au milieu de blocs aussi gros que des rochers, coucher sous la tente par un froid intense, se nourrir d'une maigre pitance de *pemmican* et braver les effets pernicioeux du scorbut. Au commencement de mars tous les préparatifs étaient terminés, les divisions formées, les traîneaux chargés et disposés à aller arracher à ces régions inhospitalières leurs secrets pour la science.

Chaque grand traîneau, remorqué par huit hommes, doit contenir des provisions pour son personnel pendant sept semaines, de plus la double tente pour se reposer, le fourneau pour la cuisine, et les nombreux accessoires. La traction se fait au moyen d'une corde à déclanchement automatique, permettant de dételler instantanément dans le cas où le traîneau tombe dans une crevasse. D'autres traîneaux plus légers sont tirés par des chiens esquimaux pour les reconnaissances de peu de durée. Ces animaux, nourris de poisson desséché, sont d'une telle avidité qu'ils dévoreraient jusqu'aux cuirs de chaussures laissés à leur portée; aussi sont ils attachés à une perche fichée dans la neige, sur laquelle ils dorment dans toute les saisons. Les équipages travaillent dix heures par jour, en commençant à six heures du matin, et en se reposant deux heures au milieu de la journée.

Le soir, ou mieux à la fin de la période de travail, on dresse la tente formée de deux toiles distinctes laissant entre elles un interstice destiné à mieux protéger du froid extérieur. Les hommes s'étendent sur un tapis en caoutchouc qui les isole du contact de la neige; ils s'y serrent tellement les uns contre les autres pendant leur sommeil, pour se tenir mutuellement chaud, qu'aucun d'eux ne peut se retourner sans prévenir ses voisins. Quand la double tente est ainsi fermée, avec la natte isolante imperméable et les sacs de campement fourrés en peau de phoque, en se tenant bien blottis les uns près des autres, les hommes peuvent goûter quelques heures d'un sommeil réparateur par 20 degrés de froid. Cette organisation comporte du reste tout le confortable nécessaire dans pareille latitude. On cherche, autant que possible, à dresser la tente sur la glace même, parce que l'eau qui n'est pas gelée, donne un flux de chaleur sensible qui réchauffe relativement les dormeurs. Mais lorsque la température est inférieure à 30 centigrades, il n'y a plus d'autre ressource que d'imiter les Esquimaux en se creusant une hutte dans la neige, travail assez rapidement exécuté avec une pratique de quelques jours.

(A continuer)

BIBLIOGRAPHIE

—*La Lyre à sept cordes*: tel est le titre que porte le cinquième volume des Œuvres complètes de M. Autran, livré depuis quelques jours au public (1). Et ce titre est mérité. Elles y sont bien en effet toutes, ces cordes symboliques, à cette lyre riche et sonore, dont on peut dire avec plus de droit que de celle qu'admirait Horace :

modo summa
Voco, modo hac resonat que cordis quatuor ima.

La première est consacrée à l'antique sagesse: les *Paroles de Salomon*, par lesquelles s'ouvre le volume, sont, pour employer encore la langue des anciens, un poème gnominique éclairé par les lumières pures qui brillaient en Israël et attendri par la charité descendue avec le Christ sur la terre. Ces suaves leçons, dont les lecteurs du *Correspondant* ont eu les prémices, reparaissent dans ce beau volume revues avec cette attention et cette sollicitude d'artiste que M. Autran porte dans tout ce qu'il écrit. Les deux cordes suivantes ont été réservées à la poésie belliqueuse représentée par deux chants de même nature, mais d'inspiration et de ton différents: *La fin de l'Epopée* où, mettant Homère en scène, M. Autran s'est assimilé son langage et a revêtu sa couleur, et *la Légende des Paladins*, expression épurée du génie des "Chansons de geste." Les autres expriment, non plus les hauts faits et les grands événements humains, mais les affections et les sentiments du cœur, les rares joies et les fréquentes tristesses de la vie mêlées aux ardentes investigations de la raison, aux traits sanglants dont la muse indignée flagelle le vice et aux éclats de rire dont elle poursuit le ridicule. Les quarante dernières pièces qui terminent le volume sont ou des exhortations pleines d'une généreuse chaleur, comme: *A un découragé*, ou des épigrammes mordantes comme *A un réformateur*, ou d'éloquents regrets, comme *Les démolitions*. Le bruit des maisons qui recommencent à tomber autour de nous, donne un nouvel élan à cette dernière pièce empreinte d'une patriotique, et peut-être, hélas! prophétique mélancolie. Citons-en quelques vers: citer est toujours la meilleure manière de louer les poètes:

L'heureux Paris des arts, connu du monde entier,
Paris n'est plus Paris, ce n'est plus qu'un chantier;
D'un peuple de maçons c'est le poudreux empire.
Le fracas des marteaux a fait taire la Lyre.
L'échafaudage y règne à tous les horizons;
On renverse, on bâtit, portiques et maisons;
La pioche et le pic font partout leur trouée;
Partout de noirs débris la voie est obstruée.
Et, groupes délogés, partout les émigrants
Promènent au hasard leurs pénates errants.
O misère, ô regrets! combien de chères ombres
Croulent dans la poussière où gisent en décombres!
Que d'images s'en vont qu'on voudrait retenir!
Chaque pierre qui tombe avait son souvenir,
Chaque mur son histoire encore debout la veille;
Mollera tel vécût, là demeurerait Corneille.
Les plus grands de nos dieux s'exilent sans retour!
De cette lievre aussi Rome fut prise un jour
.....
Ce fut quand on put lire au front d'Auguste même
Les mois de décadence et de chute suprême
.....
Quand l'orgueil, quand le feu des brutaux appétits
Eut tout enveloppé, les grands et les petits,
Et que Rome à la fin, de luxure énermée,
Des chevaux d'Attila pressentit l'arrivée !.....

Jamais M. Autran n'a déployé plus de souplesse et de variété, n'a été plus poète.

Calendrier de la Puissance du Canada.—Le Calendrier de la Puissance du Canada pour 1877, vient d'être publié par MM. J. H. Holland et fils. C'est le calendrier le plus complet et le mieux renseigné de la Puissance, car il contient non seulement les noms et les lieux de résidence de tous les membres du clergé catholiques, classés par diocèses, mais aussi le comput ecclésiastique, les dates des fêtes mobiles, des Quatre temps, le nombre et la date des éclipses, les heures du lever et du coucher du soleil et de la lune, etc., etc.

Tous ces renseignements en font un calendrier non-seulement utile à tout le monde, mais indispensable à toutes les personnes désireuses de suivre les fêtes de l'Eglise, qui toutes y sont mentionnées.

Il se trouve en vente chez tous les libraires et les principaux marchands aux prix de cinq centins.

1 Grand in-8°, Colman Lévy, édit.